

# LES IDENTITÉS SIMULÉES ET DISSIMULÉES D'OPAL WHITELEY. LES TROPEZ FRANÇAIS DANS *LA RIVIÈRE AU BORD DE L'EAU. JOURNAL D'UNE ENFANT D'AILLEURS*

Damian MASŁOWSKI

Université Nicolas Copernic, Toruń

**Abstract (En):** In 2006, by dint of the release of the French translation of *The Story Of Opal: The Journal Of An Understanding Heart* (*La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*), Opal Whiteley was introduced to French readers. Born in 1897 in Colton, in Washington, Oregon, she chose a particular avenue of escapism, the invention of a new personality: the lost daughter of Prince Henri of Orléans (1867-1901). This kind of dissimulation of identity means the rejection of her family of lumberjacks together with their unremarkable entourage. Such an attitude stems from her childish imagination as well as from various dissociative disorders.

In the present paper we submit *The Story Of Opal* and the biography of the famous Oregonian to analysis. Therein, we will try to find the fountainhead of her fascination towards the historical and cultural heritage of France that affected her life, her discourse and her works. As a result, it is extremely interesting to see and understand Opal Whiteley's tendency to the French pen-names and aliases. She was, *inter alia*: Françoise d'Orléans, Marie de Bourbon, Francesca Henriette Marguerite d'Orléans or Françoise Marie de Bourbon-Orléans. Nevertheless, the simulated origin of the author has never been definitely established by critics. The age at which Whiteley wrote her "journal" is also disputable. She claimed that she was six years old at the moment of finishing her manuscript (published in 1920). However, researchers have accused her of having faked the whole story as well as having concealed her true age for marketing reasons. The genuine origin and the true identity of Opal Whiteley instigate, without a shadow of a doubt, numerous polemics. Only the genius and the imagination of this child prodigy has never been subjected to any controversy.

**Keywords (En):** Opal Whiteley ; French identity ; The Singing Creek Where the Willows Grow

**Mots-clés (Fr):** Opal Whiteley ; identité française ; La Rivière au bord de l'eau

## Introduction

L'incertitude identitaire de l'auteur est un problème qui trouve son reflet dans l'écriture à travers les siècles. La tradition diverse de la simulation et de la dissimulation dans la littérature en Amérique renvoie notamment à la réticence plutôt pragmatique des écrivains (par exemple Mark Twain, O. Henry, Theo LeSieg, Claire Morgan et Thomas Pynchon aux États-Unis, Réjean Ducharme au Canada, Pablo Neruda au Chili, Dalton Trevisan au Brésil, etc.), ainsi qu'aux canulars (par exemple *A book about absolutely nothing* de I. M. Nobody, récemment publié) et, finalement, aux malentendus (William Gaddis pris à l'époque pour Thomas Pynchon). Gérard Genette, dans *Seuils*, remarque que « [l]'usage du nom fictif, ou pseudonyme, a depuis longtemps fasciné les amateurs et embarrassé les professionnels » (GENETTE, 1997 : 46-47). Il observe aussi que l'utilisation d'un pseudonyme par l'auteur témoigne « [du] goût du masque et du miroir, [de] l'exhibitionnisme détourné, [de] l'histrionisme contrôlé, tout cela se

joint dans le pseudonyme au plaisir de l'invention, de l'emprunt, de la métamorphose verbale, du fétichisme onomastique. » (GENETTE, 1997 : 53-54)

Opal Whiteley semble échapper aux tentatives classificatoires structuralistes proposées par Gérard Genette. Il est également difficile de considérer sa carrière de chroniqueuse comme le résultat d'un certain pragmatisme, d'une blague ou d'un malentendu. Whiteley entreprend le projet chaotique pratiquement irréalisable de réconcilier quelques identités à la fois, à des niveaux ontologiques différents. L'accomplissement de ce projet est caractérisé par une combinaison des états suivants : narratrice autodiégétique, auteur d'origine française, princesse, auteur-enfant et protagoniste-enfant. Née à Colton, Washington, en 1897 dans une famille de bûcherons, Opal Whiteley passait pour un enfant surdoué d'une mémoire éidétique. En refusant d'accepter son entourage banal, elle a choisi deux modes d'évasion : la littérature et la fabrication d'une nouvelle identité. Les raisons de son incertitude identitaire restent obscures. Les chercheurs proposent des interprétations plutôt psychanalytiques : l'enfant qui était abusé en raison de la relation violente avec sa mère, et, en conséquence, le refoulement de sa famille qu'Opal considérait comme adoptive à partir de ce moment-là (Cf. BROWN, 2010 : 192). Dans son journal intime intitulé *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*, ainsi que dans la vie réelle (depuis 1917 ; cf. BECK, 2003 : 656-657), elle s'est prise pour un enfant adultérin disparu du prince Henri d'Orléans (1867-1901), membre de la maison d'Orléans, orientaliste et explorateur français (Cf. VINCENT, 2006). Son choix de la France et de la famille aristocrate d'Orléans reste arbitraire ou inexplicé, probablement motivé par la distance voire la hautaineté par rapport à sa famille haïe. Une autre motivation, suggérée par Kathrine Beck, résulte de plusieurs recherches historiques personnelles de Whiteley sur son ascendance (BECK, 2003 : 656-657). Le vif intérêt pour la lignée ancestrale française peut être de même une sorte de revendication puérile de respect (Cf. BROWN, 2010 : 193). Nous osons risquer une hypothèse : dans l'imaginaire d'Opal, c'est la France rêvée qui garantit le respect aux enfants. Une telle sorte d'estime rousseauiste est, d'après Michel Tournier, ancrée dans la culture française. L'écrivain écrit à ce propos : « La sagesse est inséparable de la taille et de l'âge. C'est en ce sens qu'elle comporte toujours une connotation enfantine et justifie l'usage français de parler d'enfants sages ou de recommander aux enfants d'être bien sages » (TOURNIER, 1977 : 282). Pour Whiteley, l'image idéalisée de la France, excepté qu'elle paraît inconsciemment simulée, peut constituer la source essentielle de son évasion psychique et littéraire.

La diégèse dans *La Rivière au bord de l'eau* consiste particulièrement à l'auto-reconstruction biographique entreprise par la narratrice. En soumettant à l'analyse l'assomption de l'identité aristocratique française par Opal Whiteley, nous tenterons de faire ressortir les symptômes de simulation et de dissimulation. Pour ce faire, il nous paraît justifié de prendre en considération des facteurs tels que : les troubles mentaux d'une fille poussée par l'ambition, son besoin (ou désir) d'attention, son ingéniosité, son érudition, sa connaissance du monde, son talent littéraire et son intérêt pour la généalogie. Sa vision du monde était purement

idéaliste, issue principalement de la réalité romanesque et de son imagination où la France occupait probablement une place extrêmement importante.

## **1. Les troubles psychiques d'Opal Whiteley et la question de l'authenticité du journal**

L'âge auquel Whiteley a écrit son « journal » est discutable. Elle maintint avoir six ans au moment d'achever le manuscrit (publié en 1920), pourtant des chercheurs tels que Benjamin Hoff, qui s'exprimait sur « l'invention des origines » (GLAZER, 1987 : 77-81), ou Kathrine Beck l'accusent d'avoir controuvé cette histoire pour mieux se vendre. Sula Wolff, spécialiste en psychiatrie de renommée mondiale, met en question l'érudition de l'enfant, de même que la forme d'écriture manuscrite dans le journal d'Opal. Wolff souligne que cette écriture ne se lit pas comme le produit d'un enfant de sept ou huit ans (WOLFF, 1995 : 151). Certains chercheurs indiquent les troubles dissociatifs d'Opal. Julie Brown écrit à ce propos : « Le journal nous donne un aperçu rare et précieux sur l'esprit d'une fille qui montre des signes de syndrome d'Asperger » (BROWN, 2010 : 181). Et pour cause, les dernières années de la vie de l'auteure ont été marquées par une grave détérioration mentale et par une longue hospitalisation à Napsbury Hospital qui dura environ quarante ans, jusqu'à sa mort en 1992. Lili Marlene écrit à ce propos :

Opal's story about royal ancestry was regarded as a «chronic delusion» of schizophrenia when Whiteley was institutionalised [...] Whiteley was posthumously identified by the British child psychiatrist Sula Wolff as a possible case of schizoid personality disorder, leading to psychosis later in life. (MARLENE, 2012: 8-9. Cf. aussi DEAN, 2012 et WOLFF, 1995)

D'après l'étude de Kathrine Beck, Opal Whiteley était absorbée par l'étude de son histoire familiale (anglaise et française) et par la (re)construction de l'arbre généalogique des Whiteley. Il faut mentionner la méthodologie scientifique avancée appliquée par Whiteley, tant à ses recherches dans le domaine des sciences naturelles, qu'aux enquêtes généalogiques personnelles. C'est pourquoi elle a changé officiellement son deuxième nom : d'Irene à Stanley, le nom datant d'environ 1277 (Cf. BECK, 2003 : 654-655). Or, la nouvelle identité française de Whiteley se réalise surtout à travers l'emploi de la langue française dans son œuvre. Julie Brown écrit à ce propos : « Non seulement sa syntaxe [anglaise] ressemble-t-elle quelque peu au français, mais Opal se sert aussi des mots français et des locutions françaises dans son journal » (BROWN, 2010 : 188). Cependant, David Pippin s'appuie sur l'opinion de Julia Herschensohn, professeur de linguistique, en constatant que les erreurs d'Opal Whiteley ne ressemblent point aux erreurs distinctives commises par des francophones (PIPPIN, 2010 : 267-268). Qui plus est, la jeune Orégonaise enchantée par l'histoire de France et par la langue française, s'évertue à s'assumer cette identité nouvelle orléaniste qui se manifeste par des formes différentes : Françoise d'Orléans, Marie de Bourbon, Francesca Henriette Marguerite d'Orléans, Françoise Marguerite Henriette Marie Alice Léopodine d'Orléans ou Françoise Marie de Bourbon-Orléans (Cf.

HEILMAN, 2013 : 34). Lili Marlene remarque que « sa conviction [...] d'être une princesse française adoptive a été gardée jusqu'à la fin de sa vie » (MARLENE, 2012 : 9). Il nous paraît légitime de nous référer à David Pippin qui signale qu'Opal Whiteley a voyagé en Inde et a été officiellement accueillie par la royauté sous le nom de H. R. M. Mlle. Françoise Marie de Bourbon (PIPPIN, 2010 : 264). Steve McQuiddy rappelle son voyage en France afin de « passer un peu de temps avec la mère d'Henri d'Orléans » (MCQUIDDY, 1996 : 10). À la lumière de la problématique de la santé mentale et de l'héritage culturel français, il nous semble fondé de suggérer la ressemblance du mot *Orlà* à *Horla* qui vient du titre de la nouvelle écrite en 1886 par Guy de Maupassant, *Le Horla*. C'est un récit quintessentiel dans la tradition littéraire française évoquant l'inquiétude, la fragilité psychique et la folie. La provenance prétendue d'Opal Whiteley n'est pas néanmoins définitivement établie, faisant toujours l'objet de nombreuses controverses et incertitudes, nous osons dire, quasi maupassantiennes. D'une part, Blake Allmendinger fait attention au caractère canularique et mythique de l'entreprise whiteleyenne en appelant Opal « Anastasia d'Orégon » (Cf. ALLENDINGER, 1995 : 111-132), ce qui est une allusion directe à la survie légendaire – pourtant récemment démystifiée – d'Anastasia Nikolaïevna de Russie. D'autre part, Michelle Glazer tient pour véritable l'authenticité du journal d'Opal en se demandant : « What happened to the child who, at the age of seven, wrote this passage in her journal [...] » (Cf. GLAZER, 1987). Ce qui est frappant c'est que même les grands démystificateurs de Whiteley se mettent à avoir des doutes tôt ou tard : Martine Levy nous informe que l'éditeur sceptique, Elbert Bede, n'a jamais cru que le journal soit un ouvrage écrit par l'enfant, mais il a reconnu l'existence du manuscrit enfantin à un certain moment (Cf. LEVY, 2006 : 294, 302). Steve McQuiddy, un autre investigateur de la vie d'Opal Whiteley, nous renvoie à l'enquête exténuante de Benjamin Hoff sur la véracité de la vie de l'écrivain, jamais avant établie (Cf. MCQUIDDY, 1996 : 3). À noter : selon Sula Wolff, Opal n'a appris le français qu'à l'âge de dix-neuf ans (WOLFF, 1995 : 153), prétendument après avoir créé le manuscrit et, réellement, avant sa publication. Toutefois, le fait de connaître la langue française, divers aspects de la géographie de France et sa culture n'a rien à voir avec la naissance physique d'un individu. Par conséquent, quoique les chercheurs se penchent surtout sur la reconstruction biographique, aucun d'entre eux n'ose s'exprimer en définitive sur la généalogie whiteleyenne, mettant plutôt en relief sa propre construction auto-identitaire (BROWN, 2010 : 193).

L'authenticité de la paternité du best-seller d'antan intitulé *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs* ainsi que de l'identité « française » usurpée de son auteur paraît réfutable aujourd'hui grâce à, entre autres, Antoinette Weil, la traductrice de l'œuvre. Weil dévoile l'acronymie dissimulée de noms propres français dans des énumérations, par exemple dans le chapitre XIX du récit :

Brave Horatius barked a bark and we went on. He looked a look back to see if we was coming. Thomas Chatterton Jupiter Zeus did cuddle up more close in my arms. We saw six birds and I did sing to Brave Horatius the bird song of **grandpère** of **roitelet** and **ortolan** and **bruant** and

**étourneau** and **rossignol** and **tourterelle** and **durbec** and **orfraie** and **roussette** and **loriot** and **nonnette** and **sarcelle** and **draine** and **épeiche** and **cygne** and **hirondelle** and **aigle** and **ramier** and **tarin** and **rousserolle** and **émerillon** and **sittelle**. Brave Horatius and William Shakespeare do have likes for that song. Sometimes I do sing it to them four times a day. (WHITELEY, 2003 : 142)

L'acronyme R-O-B-E-R-T D- O-R-L-E-(A)-N-S D-E C-H-A-R-T-R-E-S démontre une grande érudition « adulte » qui surgit tout d'un coup et contredit la spontanéité de l'acte d'écriture. Antoinette Weil explique que Robert d'Orléans (duc) de Chartres est le père d'Henri d'Orléans et le grand-père présumé d'Opal, ce qu'elle a d'ailleurs signalé. Selon Weil, il y a encore huit acronymes cachés concernant la généalogie de la famille d'Orléans dans le récit (Cf. WEIL, 2006 : 287-289). Opal Whiteley se fait donc voir comme une créatrice proto-oulipienne. Pourtant, il est juste de noter, au détriment de notre assertion, que les enfants sont parfois capables de connaître extrêmement bien la langue vernaculaire. Cette observation est confirmée par Lili Marlene : « It is certainly not beyond belief that such an autodidact child could have, at the age of six or seven, developed excellent spelling ability along with clumsy penmanship and odd grammar » (MARLENE, 2012 : 7). Pareillement, Julie Brown défend l'Orégonaise en soulignant les traits extraordinaires qu'elle n'a jamais dissimulés. Elle écrit : « Opal Whiteley was also blessed with above-average visual perception and could see individual leaves on trees, caterpillars, and water droplets from far away » (BROWN, 2010 : 26).

## **2. L'inspiration littéraire américaine et française. La (dis)simulation forcée**

Il existe pourtant un exemple attestant du savoir approfondi – mais chronologiquement inadéquat – d'Opal Whiteley, qui nous permet de considérer comme acceptable l'hypothèse de la fausseté du *Journal* et, en conséquence, celle de l'identité française fallacieuse de son auteur. *La rivière au bord de l'eau...* présente une diégèse dont le chronotope ne se limite qu'à l'Orégon entre 1904 et 1905 (Cf. la description du roman sur le quatrième de couverture de l'édition de La Cause des Livres ; WHITELEY, 2006), ou même bien avant : « The Legend of Opal Whiteley. Born 1897, Buried 1948, Died 1992 » (WILLIAMSON, 1987). De même, il est possible de consulter les catalogues personnels de l'écrivain (BURDON et MURPHY, 2001 : 3). Classifié souvent comme un exemple de littérature d'enfance, le contenu du journal n'a jamais été comparé avec les ouvrages de Frances Hodgson Burnett, une autre romancière américaine canonique. Il nous semble légitime de juxtaposer et de confronter quelques petits extraits de deux récits afin d'apercevoir certains éléments constitutifs du processus identitaire et auto-identitaire, tellement pertinent dans le cas de Whiteley. Les deux écrivains dépeignent la participation des jeunes filles au cours de français (Burnett) et d'anglais (Whiteley). Burnett fait attention à une élève dont la compétence en langue française dépasse celle de son institutrice. Elle est immédiatement punie pour cette « grossièreté » :

En fait, Sara parlait français depuis son plus jeune âge. Sa mère était française et le capitaine Crewe, amoureux de cette langue, la lui avait toujours parlée

- Je n'ai jamais « étudié » le français, mais...

[...] elle trouvait drôle d'être censée retenir que l'on disait « le père » pour « the father » et « la mère » pour « the mother ». Miss Minchin lui jeta un regard scrutateur.

- Vous avez l'air perplexe, Sara. Vous avez tort de ne pas vouloir apprendre le français.

- Ce n'est pas ça, répondit la fillette, mais...

- Il ne faut pas dire « mais » lorsqu'on vous demande de faire quelque chose, s'écria Miss Minchin. Reprenez votre lecture. Sara se leva, au bord de la panique ; on la traitait comme si elle s'était mal conduite [...]. (HODGSON BURNETT, 2012 : 11-13)

Opal Whiteley, dans un passage analogue, raconte une histoire similaire, quasi autobiographique, qui pourrait être lue comme une tentative d'émancipation intellectuelle anti-institutionnelle d'un enfant surdoué et autodidacte.

Then it was teacher did call my name. I stood up real quick. I did have thinks it would be nice to get a smile from her like the smile she did smile upon Lola. And teacher did ask me eight things at once. She did ask me what is a pig and a mouse and a baby deer and a duck and a turkey and a fish and a colt and a blackbird. And I did say in a real quick way, A pig is a cochon and a mouse is a mulot and a baby deer is a daine and a duck is a canard and a turkey is a dindon and a fish is a poisson and a colt is a poulain and a blackbird is a merle. And after each one I did say, teacher did shake her head and say, It is not; and I did say, It is. [...] Teacher says, Opal, for that you are going to stay in next recess and both recess-times to-morrow and the next day and the next day. (WHITELEY, 2013: 47-48)

Cela peut être interprété comme une sorte de réalisation particulière du motif philosophique du « savant et de la foule ». Cela peut-être aussi, ce que nous avons signalé après Michel Tournier, une quête d'enfants sages (Cf. TOURNIER, 1977 : 282), idée étrangement inexistante dans le système scolaire anglo-saxon et américain au tournant du siècle. C'est évidemment ce mécanisme oppressif qui force les enfants à dissimuler leurs prédispositions et contre lequel Whiteley s'est souvent révoltée. Le rôle du français y indique la volonté d'individuation, l'érudition et l'orgueil incompréhensible pour les autres, ainsi qu'une certaine condescendance à l'égard du système. Un schéma diégétique identique apparaît chez deux romancières. Nous pouvons parler d'une certaine corrélation entre les passages de Hodgson Burnett et de Whiteley. Sara, la protagoniste de *La Petite Princesse*, semble ne pas s'accorder avec la réalité hors de son entourage oriental, colonial, considéré dans le roman comme naturel à elle : « Comme il était bizarre d'être passé du soleil éclatant de l'Inde, puis de l'océan infini, à ce drôle de véhicule. » (HODGSON BURNETT, 2012 : 3)

Ce qui est intéressant et qui passe complètement inaperçu aux yeux des critiques, c'est non seulement la correspondance idéologique du personnage de Sara et de la petite Opal fictive, mais surtout la ressemblance entre la Sara fictive et l'Opal réelle, quoique Julie Brown a remarqué : « she never refers to herself by that name in the diary, and neither do the other human characters » (BROWN, 2010 : 191). Sara prétendait qu'elle « n'a jamais « étudié » le français » en soulignant sa provenance indienne et coloniale ainsi que l'influence profonde de son père : « Elle n'avait pas étudié le français, mais son père le lui avait toujours parlé » (HODGSON BURNETT, 2012 : 13). Opal Whiteley semble avoir maîtrisé la langue française dès son enfance. Son premier éditeur, Ellery Sedgwick, disait :

Ses vieux maîtres de l'Orégon, eux aussi, ont été rapides à porter témoignages de ses dons et à rappeler les leçons théoriques du contenu desquelles, souvent, elle ne se souvenait pas, et les leçons plus utiles qu'elle ne pouvait oublier. Ils demandaient aussi d'où venait cette connaissance du français qu'ils ne lui avaient jamais enseigné. Tenter d'apporter une réponse nous entraînerait bien loin. Tout ce qui est besoin de faire ici est de rappeler cette première fois, quand, plein de questionnement sur des lettres qui, une fois assemblées, ne voulaient pas prendre la forme de phrases courantes, Opal se tourna vers ses éditeurs qui lui répondirent que c'était du français.

- Mais ça ne peut pas être du français ! Je n'ai jamais étudié le français.  
Et pourtant, c'est du français. (SEDGWICK, 1920 : 34)

En nous lançant dans une digression, il nous semble légitime d'y juxtaposer le père de Sara et celui (prétendu) d'Opal, tous les deux ayant passé leurs vies en L'Asie du Sud-Est, en mettant en évidence des coïncidences :

D'autres curieux indices sur l'identité de son père et de sa mère viennent de l'usage fréquent que fait l'enfant d'expressions françaises, et parfois de passages plus longs en français et de son recours facile à des termes scientifiques. Il est peut-être permis de déduire que son père était un naturaliste, par sa profession ou par un goût inné, et que lui ou sa mère étaient français par la naissance ou par l'éducation. (SEDGWICK, 1920: 32)

Kathrine Beck commente aussi l'influence du père présumé d'Opal quant à l'acquisition des compétences linguistiques et scientifiques précoces de l'enfant prodige (BECK, 2003 : 107-115). Elle conclut son raisonnement en insinuant la possibilité de la provenance française d'Opal Whiteley : « Putting all the French clues together, including some in code, would lead the reader to conclude that Opal was a member of the d'Orléans family, pretenders to the throne of France, and a princess » (BECK, 2003 : 118-120). Ceci ne passe pas inaperçu dans l'analyse de personnalité whiteleyenne entreprise par Julie Brown: « Opal Whiteley was fixated on French royal families and she includes many references to them in her childhood diary, even though she grew up in the woods of Oregon country » (BROWN, 2010 : 27). Autre point intéressant : non seulement le lignage aristocratique et le caractère confabulateur, mais aussi l'enfance « sauvage » au sein de la nature approchent la protagoniste de *La Rivière* du personnage fictif de Sara Crewe, qui est née et qui a passé son enfance en Inde. Il ne faut pas néanmoins tomber dans la surinterprétation biographique et romanesque quand on évoque les voyages postérieurs d'Opal Whiteley. La simulation de l'identité royale fait ressortir de multiples comparaisons entre l'Orégonaise et les autres individus, non seulement les protagonistes fictifs. Sula Wolff compare Whiteley à Mary Baker (1791-1864), connue sous le nom de Princesse Caraboo, une fameuse usurpatrice excentrique (WOLFF, 1995 : 154). Les deux « princesses » ont influencé leurs contemporains ainsi que la culture ultérieure. La Princesse Caraboo a pourtant été vite démasquée, contrairement à Françoise Marie de Bourbon-Orléans dont l'énigme reste apparemment indéchiffrable jusqu'à présent.

Ellery Sedgewick, Julie Brown, Sula Wolff et Kathrine Beck nous fournissent des prémisses d'où découlent nos doutes quant à l'identité simulée d'Opal. Le personnage de *Petite Françoise* (BROWN, 2010 : 191) pourrait être complètement ou partiellement forgé sur la base de certains passages du roman de Frances

Hodgson Burnett, *La Petite Princesse*. Notre hypothèse, étant plutôt une conjecture basée sur un passé spéculé et improuvable, paraît néanmoins légitime quand Julie Brown diagnostique Opal Whiteley : « son texte et son auto-identité en évolution ont émergé du collage des romans sentimentaux qu'elle a lus quand elle était adolescente » (BROWN, 2010 : 186).

### 3. Le génie linguistique et littéraire d'Opal Whiteley

Par contre, il nous semble légitime de noter que le roman de Hodgson Burnett n'a été publié aux États-Unis qu'en 1905 ; il est dès lors peu probable que Whiteley, même avec tout son talent, le connaisse. Qui mieux est, il semble impossible qu'elle l'interprète et le récrive en adaptant l'histoire de Sara Crewe à sa propre spatio-temporalité, dans un contexte culturel complètement étranger. Pourtant, Julie Brown remarque catégoriquement qu'« elle aimait l'histoire et la poésie. Elle a dévoré des romans sentimentaux, mais parfois elle ne se souvenait pas si les événements sont arrivés à un personnage fictif ou vraiment à elle » (BROWN, 2010 : 182). Il faut en outre noter que le vrai génie d'Opal Whiteley se révélait à travers sa mémoire photographique et par sa passion vive pour les sciences naturelles. En regard de cela, il n'est pas sûr que, dans ce cas-là, son « Ange-Père » Henri d'Orléans soit sa première source d'inspiration. Kathrine Beck relate : « quant à l'histoire naturelle, néanmoins, sa mémoire photographique et son enthousiasme se sont révélés, et elle ensorcelait tout le monde, y compris son prof » (BECK, 2003 : 298-299). L'étude des occurrences de noms propres de personnages dans le *Journal* montre que son intérêt pour les domaines de la littérature et de l'histoire se limitait plutôt à la littérature classique qu'à la littérature contemporaine du début du XX<sup>e</sup> siècle, sauf peut-être quelques romans publiés entre 1903 et 1904 (Cf. BROWN, 2010 : 186-187). Une fois encore Opal Whiteley dévoile son inclination aux jeux onomastiques et à la vantardise savante (liée toujours à la langue française) dans son récit. Voici la liste de quelques personnages de provenance française :

*Cardinal de Richelieu* : un des poussins de Minerva, *Charlemagne* : le plus grand de tous les arbres qui poussent dans l'allée, *Guy de Cavaillon* : un mouton, *Jean de Molière* : un des poussins de Minerva, *Jean Racine* : un des poussins de Minerva, ou *Louis II le Grand Condé* : une souris des bois qui aime à voyager dans la manche de ma robe rouge. (Cf. WHITELEY, 2006 : 37-40)

*La Rivière au bord de l'eau* constitue un exemple unique parmi la vaste gamme des œuvres littéraires destinées aux jeunes lecteurs. *La Rivière* doit sa singularité particulièrement à son style exceptionnel. Opal Whiteley s'évertue à faire ressembler la graphie du récit au discours oral. Et ce qui est encore davantage fascinant, c'est l'amalgame de l'érudition profonde d'un savant et de la naïveté d'un enfant. On le voit grâce à l'occurrence des erreurs d'orthographe incessantes ou dans les titres surprenants de certains chapitres tels que « Opal donne de la sagesse aux pommes de terre [...] » (WHITELEY, 2006 : 70). Une sorte de *furor poeticus* particulier permet l'affranchissement de la norme linguistique, y



compris le choix d'une orthographe libre, ce qui produit de joyeux jeux homophoniques (par ex. *exam/egg sam*). Julie Brown ose attribuer le caractère joycien au style dans *La Rivière au bord de l'eau* (« There is a peculiar montage quality to Opal's prose style that is almost Joycean ») (BROWN, 2010 : 190), tandis qu'elle qualifie le style d'un autre roman, *Fairyland around us*, de « salmigondis » (*hodgepodge*) chaotique (BROWN, 2010 : 190). Ce qui est à noter : la traduction française parue en 2006 est privée intentionnellement des jeux linguistiques et des erreurs d'orthographe, donc la recherche des jeux de langage n'a plus de sens. Le déchiffrement des langues employées par Opal Whiteley ne va néanmoins pas de pair avec l'interprétation exacte de son personnage énigmatique : de son psychisme, de ses traumatismes et, en conséquence, de ses origines géographiques. Sula Wolff, pour déterminer la condition psychique de l'auteur, évoque des « troubles de la personnalité schizoïde/schizotypique et psychose » (WOLFF, 1995 : 160). Pourtant, la psychiatre n'a jamais réussi à établir d'une manière définitive l'ascendance d'Opal Whiteley, malgré le fait qu'elle qualifie ses prétentions royales françaises de « fantaisies délirantes » ou de « créativité » (WOLFF, 1995 : 160).

## **Conclusion**

Il est important de souligner que l'œuvre d'Opal Whiteley, ainsi que sa provenance française, quoique celle-ci paraisse assez fantasmagorique, n'ont jamais été privées de leur pouvoir mystificateur. Les sources archivistiques telles que *The Papers of Opal Whiteley* (Cf. BURDON, MURPHY, 2001) rendent les identités fausses de sa biographie impossibles à distinguer des véridiques. Qui plus est, le nom de la personne enterrée dans Highgate Cemetery est *Françoise Marie de Bourbon-Orléans (Opal Whiteley)*. Les débats sur le caractère sincère ou intentionnel (canalaresque) de son entreprise entraînent souvent une approche émotionnelle. Robert Leo Heilman ou Kathrine Beck mentionnent les « Opalites » – les partisans fervents de la véracité du journal (Cf. BECK, 2003 : 438-439 et HEILMAN, 2013 : 37). Les notions de simulation et de dissimulation sont intrinsèquement liées avec ce personnage à la fois historique et fictif, réel et inventé, transparent et obscur, simple et savant. Il faut garder à l'esprit que la vie d'Opal était entourée de mythe dès son enfance, c'est pourquoi son acte d'écriture (le journal) porte les marques d'une activité mythopoïétique. En conséquence, il n'est plus possible d'éviter les comparaisons entre Opal Whiteley et les personnages fictifs (Sara Crewe) ou réels (Anastasia Nikolaïevna, Princesse Caraboo). L'étude transdisciplinaire d'Opal Whiteley est utile pour une meilleure connaissance des mécanismes psychiques de l'enfant troublé. Son écriture ne s'inscrit dans aucun courant, ni dans aucun sous-genre littéraire, ce qui permet de la juxtaposer à côté de celle de James Joyce ou classifiée en tant que littérature d'enfance. Une fois Opal Whiteley redécouverte, nous proposons étendre la signification de son œuvre vers la discussion actuelle autour de l'écriture post-ironique ou posthumaine.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLENDINGER Blake (1995), *Anastasia of Oregon*, *Arizona Quarterly* 51(1).
- BECK Kathrine (2003) *Opal: A Life of Enchantment, Mystery, and Madness*, Viking Penguin, Version électronique Kindle (eBook Edition: January 2014). Pagination en 'Kindle Locations'.
- BROWN Julie (2010), *Writers on the Spectrum. How Autism and Asperger Syndrome Have Influenced Literary Writing*, London and Philadelphia, Jessica Kingsley Publishers.
- BURDON Ali ; MURPHY Gillian, (éd.) (2001), *The Papers of Opal Whiteley*, MS 949, Senate House Library, University of London.
- DEAN Michele (2012), *Opal Whiteley's Riddles*. *New Yorker*, August 23.
- GENETTE Gérard (1997), *Paratexts. Thresholds of Interpretation*, translated by Jane E. Lewin. Cambridge University press.
- GLAZER Michele (1987), *The Singing Creek Where the Willows Grow. The Rediscovered Diary of Opal Whiteley by Benjamin Hoff (a review)*. *Oregon Historical Quarterly*, Vol. 88, No. 1, Spring.
- HEILMAN Robert Leo (2013), *Curiouser and Curiouser: Embracing Opal Whiteley*, *Oregon Quarterly*, Autumn, University of Oregon, p. 34-38. En ligne : [https://issuu.com/uomarketingcommunications/docs/oregon\\_quarterly\\_autumn\\_2013](https://issuu.com/uomarketingcommunications/docs/oregon_quarterly_autumn_2013)
- HODGSON BURNETT Frances (2012), *La petite princesse*. Paris, Groupe Fleurus, Version électronique.
- LEVY Martine (2006), *De l'aventure littéraire du Journal et des origines royales d'Opal Whiteley*, in : WHITELEY Opal (2006), *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*. La Cause des Livres, p. 267-305.
- MARLENE Lili (2012), *The Mysterious Mind of Opal Whiteley. Four Unique Lives Compared*, Smashwords, Version électronique.
- MCQUIDDY Steve (1996), *The Fantastic Tale of Opal Whiteley*, Intangible Publications, Inc, Version électronique.
- PIPPIN David (2010), *The diary of Opal Whiteley: a literary and linguistic mystery*, in : DENHAM Kristin, LOBECK Anne (éd.), *Linguistics at School. Language Awareness in Primary and Secondary Education*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 264-271.
- SEDGWICK Ellery (1920), *Introduction*, The Atlantic Office, juin, in : WHITELEY Opal (2006), *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*. La Cause des Livres, p. 28-36.
- TOURNIER Michel (1977), *Le Vent Paraclet*. Paris, Gallimard.
- VINCENT Catherine (2006), *L'enfance rêvée d'Opal Whiteley*, *Le Monde des Livres*. En ligne : [http://www.lemonde.fr/livres/article/2006/04/27/l-enfance-revee-d-opal-whiteley\\_765987\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2006/04/27/l-enfance-revee-d-opal-whiteley_765987_3260.html)
- WEIL Antoinette (2006), *Notes ; Les acronymes du Journal et la maison d'Orléans* in : WHITELEY Opal (2006), *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*. La Cause des Livres, p. 9-17.

- WHITELEY Opal (2006), *La Rivière au bord de l'eau. Journal d'une enfant d'ailleurs*. La Cause des Livres.
- WHITELEY Opal (2013), *The Story of Opal*, PDFBooksWorld.Com, Version électronique.
- WILLIAMSON Stephen H., The Legend of Opal Whiteley. Born 1897, Buried 1948, Died 1992, *Cottage Grove Historical Society*. En ligne : [https://cottagegrovehistoricalsociety.com/opal\\_whiteley.html](https://cottagegrovehistoricalsociety.com/opal_whiteley.html)
- WOLFF Sula (1995), *Loners. The Life Path of Unusual Children*. Routledge, London, New York.